**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 42 (1904)
**Heft:** 16

**Artikel:** Journalisme et journalistes
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-201053

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

**Vu la pauvreté des langues....**

Louis Favrat fit, de 1868 à 1870, des conférences dans le canton de Vaud sur les patois de la Suisse romande. Pour donner une idée du génie de la langue de nos pères, il lisait, entre autres morceaux, la parabole de l'Enfant prodigue, traduite par lui en patois du Jorat. Il y eut des auditeurs que cette lecture froissa. L'un d'eux écrit au conférencier une lettre anonyme dans laquelle il l'accusait « de dépouiller la parole de Dieu de son caractère sacré, solennel et émouvant. »

« Les Evangiles sont bien malades, répondit L. Favrat, s'ils ne résistent pas à l'épreuve de la traduction en langue populaire. Oh! mais rassurez-vous, il y a bien longtemps qu'on les traduit et parfois même qu'on les explique en patois. »

La Société britannique des études bibliques, qui vient de célébrer son centenaire, a fait traduire la Bible, verset par verset, dans les idiômes et les dialectes du monde entier. Ce n'a pas toujours été aisé.

Henri Rott passa vingt ans à Taïti pour apprendre la langue des insulaires et mit vingt autres années à traduire les Evangiles à leur intention. La revision récente de l'édition madécasse de la Bible a exigé plus de dix ans de labeur. Il fallut près d'un quart de siècle à un missionnaire pour écrire le Nouveau-Testament dans la langue des Matabélés. Les cinq cents premiers exemplaires qu'il leur apporta furent employés par eux en guise de coiffure.

L'archi-diacre Mackay revoit actuellement la Bible des Indiens Cree, au milieu desquels il a vécu une quarantaine d'années. Malgré la connaissance qu'il a de leur langue, il lui faudra plusieurs années pour achever son travail.

Ce qui rend particulièrement difficile la tâche des traducteurs, c'est le manque de mots pour exprimer les idées encore absentes chez nombre de peuples sauvages Ainsi nombre de langues ne possèdent pas de termes correspondant aux mots de *paix, foi, amour, Dieu.* Et c'est tout un art alors que de trouver les expressions qui rendent un peu clairement ces notions.

Le traducteur de la Bible pour les Esquimaux dut renoncer à employer les mots de « agneau du Seigneur », parce que les peuplades de l'Extrême-Nord n'ont jamais vu d'agneaux; il traduisit: le « phoque du Seigneur ».

Dans certaines parties du monde il n'y a pas de brebis blanche; dire « blanc comme la laine » eût paru un non-sens aux habitants de ces régions; il fallut donc trouver une expression équivalente.

« Jeune fille » et « sœur » sont des mots introuvables dans la langue idzo que parlent les peuplades du delta du Nil.

Un missionnaire qui traduisait les Evangiles pour les indigènes de la Nouvelle-Bretagne cherchait une locution du crû qui rendît exactement l'idé du serment. Un chef de tribu lui proposa celle-ci : « Plutôt que de faire cela, j'aimerais mieux parler à la mère de ma femme ».

Pour rendre l'expression « la couronne qui ne se fane pas », les aides d'un traducteur de la Colombie anglaise lui firent employer des termes qu'ils déclarèrent les seuls convenables et qui signifiaient : « un couvre-chef qu'on ne porte jamais. » Ce n'était pas tout à fait la même chose; mais l'ouvrage était déjà imprimé lorsque le traducteur fut informé de cette erreur de sens.

Dans la Nouvelle-Guinée, le traducteur s'était échoué au mot « amour ». Pas de mot dans le patois local pour dire « j'aime! » La traduction serait restée inachevée si un indigène qui servait d'assistant au missionnaire ne lui eût pas indiqué une circonlocution signifiant d'après lui ce qu'il y a de plus adorable sur la terre. La bible une fois imprimée, le traducteur apprit à sa grande stupéfaction que le terme en question signifiait : « la préférence pour la viande pourrie. »

**Journalisme et journalistes.**

Deux coups de ciseaux dans une intéressante causerie hebdomadaire de *La Suisse,* signée « Philinte ».

*Le talent du journaliste.*

Le talent du journaliste, a dit Veuillot, c'est la promptitude, le trait, avant tout la clarté. Il n'a qu'une feuille de papier et qu'une heure pour exposer le litige, battre l'adversaire et donner son avis; s'il dit un mot qui n'aille pas au but, s'il prononce une phrase que le lecteur ne comprend pas tout d'abord, il n'entend point le métier. Qu'il se hâte, qu'il soit net, qu'il soit simple. La plume du journaliste a tous les privilèges d'une conversation hardie; il doit en user. Mais point d'apparat, et qu'il craigne surtout de chercher l'éloquence. Tout au plus peut-il l'étreindre un instant quand il la rencontre.

*L'esprit de M. Thiers.*

Emile de Girardin, directeur de *La Liberté*, a été comparé plusieurs fois à une « lanterne à feux tournants ». Il ne se piquait pas d'avoir de la fixité dans ses opinions.

— Girardin n'est pas utilisable, disait un jour l'austère M. Dufaure à M. Thiers. Il n'est pas gouvernemental.

— Mais, mon cher Dufaure, Girardin est aussi gouvernemental que vous et moi.

— Lui, Girardin, gouvernemental! Allons donc! Mais les gouvernements, il les a tous trahis!

— Eh! riposta M. Thiers, c'est la preuve qu'il les a tous servis.

**A nos visiteurs.** — Il vient de paraître à l'imprimerie H. Keller, à Lucerne, une charmante brochure : *Le Rigi et le chemin de fer de Vitznau au Rigi.* Elle renferme une description très intéressante de ce point de vue célèbre, et de nombreuses et excellentes illustrations. Depuis des années, les Anglais et les Américains, qui font par milliers l'ascension du Rigi en chemin de fer et qui parcourent la montagne dans toutes les directions, réclamaient, outre les horaires de poche illustrés, une description plus détaillée de la montagne elle-même et de ses particularités. C'est à ce désir que répond la brochure en question, qu'on peut se procurer gratis auprès de la Direction du chemin de fer de Vitznau-Rigi, à Vitznau.

**Délicate précaution.** — *La bonne:* Monsieur, la mère de madame est venue :

*Monsieur :* Pourquoi ne dis-tu pas tout court: La belle-mère de monsieur est venue?

*La bonne :* Oh! c'est que je ne voulais pas effrayer Monsieur.

**Du côté du couchant.**

Nous recevons les lignes suivantes :

Nos excellents voisins, qui ont fait évoluer des torpilles sur le lac de Jaman, ne sont pas toujours renseignés sur les questions d'art et sur les personnalités artistiques qui habitent au-delà des fortifs.

A preuve l'article suivant que j'extrais d'un journal de *Paris* du 3 avril 1904 :

« Avez-vous entendu le quatuor Joachim? » Qu'est-ce que Joachim? Hier encore nous » l'ignorions; aujourd'hui on nous trace qu'il » fut disciple de Beethoven et enfant prodige. » Il paraît même qu'il est resté génial. Je veux » bien. Il faut à nos snobismes artistiques des » génies de ce genre-là, qui se révèlent un jour » et passent le lendemain. Ils ne sont pas en- » combrants. On peut leur accorder vingt- » quatre heures de vogue... »

Deux lignes plus loin :

« L'Hippique ouvre ses portes. Art et sport. » Dès l'entrée on est pénétré d'une impression » d'art. Les artistes du cheval ont donné de » tout leur talent, etc. »

C'est signé « Frisette ».

Et il est entendu que c'est nous les Béotiens!

E. F.

**Le Taleint.**

Se lo Taleint avâi voliu,
Lanturlu,
Quand l'a coumeinci son voïâdzo,
Arrosâ d'âi z'autro veladzo,
Vè on autro lé s'ein allâ,
Cô arâi pu lo lâi gravâ?
L'arâi veri pè Montprèvare.
Se lo Taleint avâi voliu,
Lanturlu,
Ai Coulatî [1] baillîve à bâre.

Se lo Taleint avâi voliu,
Lanturlu,
L'arâi pu passâ pè Vebrouïe,
Fiffâ la Bressoune et la Brouïe,
Se soulâ avoué lo Grenet,
Agaffâ tot lo lé de Bret
Et, châoteint quemet n'orgolliausa,
Se lo Taleint avâi voliu,
Lanturlu,
Reinvessâve lo Tor de Gausa.

Se Lo Taleint avâi voliu,
Lanturlu,
Pè Lavaux, dein tote lè câve,
Aprè cein rrau... ie s'einfatâve,
Rebattâve lè bosset plliein
Et pu lè menâve bin llein,
Tant que prî de la granta gollie.
Se lo Taleint avâi voliu,
Lanturlu,
Ie tserreyive dâi botollie.

Se lo Taleint avâi voliu,
Lanturlu,
L'arâi pu, adan, clliau quartettes
Lè z'écliattâ su lè bossettes,
Tot accrasâ, tant que lo cllia
Fusse d'obedzî de dzinellia
Et de crevi 'na granta plliéce.
Se lo Taleint avâi voliu,
Lanturlu,
Lo lé sarâi reimplliâ d'Epesse.

Mâ lo Taleint n'a pas voliu,
Lanturlu,
Sè branquâ contre la vaudâre. —
Ne brelurin, ne tsecagnâre,
L'a mi amâ, tot ballamein,
Traci dau coté d'Etsallein,
Omète rein ne l'eimbêtâve.
Oï, lo Taleint a voliu,
Lanturlu,
Allâ iô nion ne l'arretâve.

MARC à LOUIS.

1 Habitants des Cullayes.

**Entre-deux.**

L'aspect actuel de notre Lausanne et de plusieurs villes romandes, nous rappelle une page pittoresque de Charles Monselet, dans les « Ruines de Paris ». Cette page dépeint la physionomie de Paris au début du second empire, alors que commençaient les grands travaux de transformation auxquels présida le baron Haussmann et qui firent de la capitale française une des plus belles villes du monde.

* * *

« Le Paris que nous avons sous les yeux depuis quelques années est un Paris de transition et dont la physionomie mérite d'être fixée.

» Ce n'est plus l'ancien Paris, et ce n'est pas